

CHRONIQUES COMTADINES

Ce système impliquait donc le rattachement de la chaîne d'appel et de la chaîne d'ouverture à des fils de fer courant tout an long de l'allée et qui alliaient un aspect inesthétique à des grincements de ferraille (surtout par temps de mistral) ainsi qu'à des résultats incertains (ah ! quel acharnement sur les chaînes d'ouverture !)

C'est pourquoi cette installation, digne d'un siècle antérieur à MM. Edison, Ampère et Cie, se vit remplacée par un circuit électrique avec fil enterré, sonnette à la porte d'entrée et bouton pressoir à l'intérieur du vestibule.

Esthétiquement ce fut une réussite, et puis ça classait la famille au rang des « modernes ».

Seulement, alors, au regard des résultats la seule chose qui changea fut qu'au lieu de tirer vainement sur une chaîne, mais, cette fois, vainement, sur un bouton.

Il serait impossible de comptabiliser le nombre d'interventions des hommes de l'art ainsi que le nombre de fois où il fallait que la malheureuse Eugénie² ou que l'un des enfants se voient contraints d'aller ouvrir la porte d'entrée à la main (ceci était le plus sûr et puis il ne pleuvait pas si souvent ...).

¹ Le Cours d'Orbitelle part du Bd du Roy René et va vers le quartier de Cotton Rouge. Le N° 1 se situe, selon l'expression aixoise que nous tenons de Robert Milhaud, « derrière le Roi René ».

² « Domestique censée affectée à mes soins mais qui n'en ayant pas la capacité va être chargée d'un peut de tout. »

§

HISTOIRE D'UNE LAYETTE BLEUE

par **Robert FOA**

Nous livrons ici une partie des souvenirs de Robert Foa sur la seconde guerre. Notre ami a connu, comme tant d'autres, les planques et les traques. Ce qu'il y a peut-être d'émouvant dans ce témoignage, c'est d'abord le refuge comtadin à Mazan, au pays des « Juifs du Pape » ; c'est ensuite le refuge bas-alpin à Céreste, la ville où vivait alors le poète résistant René Char.

Né en janvier 1935 j'avais, depuis mon départ à la retraite, en juillet 2002, le projet d'écrire un résumé de la fuite de ma famille pour échapper aux Allemands quand ils sont arrivés dans le Sud de la France.

J'ai eu peur que ma mémoire ne soit plus assez précise pour me permettre d'écrire quelques pages de ces années de guerre. Je me suis mis cependant à la tâche. J'espère que mon style qui a toujours été plus adapté à la rédaction d'articles scientifiques qu'à celle d'une page d'histoire ne dissimulera pas trop l'émotion que j'éprouve à raconter cette année 1943.

Nous n'avons en effet réussi à survivre que grâce à un peu de chance mais surtout grâce à l'aide de M Marcel JEAN, et de sa femme Jeanne , propriétaires terriens, cultivateurs connus à MAZAN, village situé à environ 17 km de Carpentras.

La chronologie des événements historiques est bien connue de tous. En 1940 la moitié Nord de notre pays est occupée par les Allemands alors que la moitié Sud est en zone dite libre.

Bientôt le Gouvernement de Vichy se met (1940-1941) avec ses décrets à s'attaquer aux Juifs avant que les déportations ne commencent.

CHRONIQUES COMTADINES

Au mois de Novembre 1942 les Allemands envahissent la partie sud de la France.

Au contraire des Parisiens les Juifs marseillais comprennent très vite qu'ils sont en danger. L'arrestation de quelques « personnalités » de la communauté le confirme aussitôt. Par bonheur, l'intervention, aussi rapide que bien conduite de notables Juifs et Chrétiens de la ville obtient la libération de ces Marseillais, La leçon est comprise. l'alarme est donnée. Tous les juifs qui peuvent le faire quittent la ville aussi rapidement que possible.

C'est ce que mes parents ont décidé de faire et nous sommes partis pour MAZAN, petit village proche de Carpentras. Ce n'est que plus tard que ma mère a retrouvé provisoirement la mémoire sur cette période, et qu'elle ma raconté comment l'idée de choisir ce village comme refuge, lui était venue :

« C'est en effectuant ce qui devait être son dernier voyage à la recherche de meubles anciens, en tant qu'antiquaire, juste avant l'arrivée des Allemands que ton père avait fait part de son inquiétude à sa consœur Madame VINCENT, antiquaire à Carpentras, qu'il connaissait depuis longtemps. Elle appela sa collaboratrice, Mlle Marie Thérèse CARRIAS qui lui proposa de parler de ce problème à un de ses voisins de MAZAN où elle habitait, M Marcel JEAN.

Mon père prit rapidement contact avec M. JEAN car la situation a évolué très vite. Ce grand propriétaire terrien, que nous ne connaissions pas et qui n'avait jamais entendu parlé de nous, lui promit de nous recevoir et de nous aider si nous venions à MAZAN.

Cette promesse fut d'autant plus formidable, je le répète, que la famille JEAN n'avait jamais entendu parler de la famille FO A et réciproquement

A notre arrivée, M. JEAN nous a trouvé un appartement dans une petite maison près tout près de chez lui un peu en retrait de la rue principale. Sa femme et lui n'ont plus cessé de nous soutenir moralement en invitant presque tous les jours ma mère à prendre le thé sur leur terrasse, avec Jacqueline la première de leurs filles. Ma mère en profitait pour tricoter en

bavardant ; quant à moi je pouvais jouer dans le jardin. J'ai moins souvent eu l'occasion de voir Janine, leur seconde fille, qui a 16 ans était en pension à Carpentras où elle préparait son bac.

D'un point de vue pratique, M. et Mme JEAN ont apporté tout ce dont nous avons besoin, sans compter les fruits et légumes de leur propriété,

Mes parents leur ont par la suite laissé la garde des quelques bijoux de ma mère et une grande partie de l'argent qu'ils avaient pu emporter.

L'aide de M JEAN a été aussi très précieuse quand il a embauché mon père comme ouvrier agricole.

A cette époque sa propriété comprenait une partie consacrée aux vignes, une autre à la culture des asperges et la dernière aux arbres fruitiers, surtout des cerisiers. Je suis certain que mon père a été son plus mauvais employé. Je me souviens encore que je coupai plus d'asperges que lui et que je mangeai plus de cerises qu'il n'en mettait dans son panier (ou dans son seau ?). Je l'ai souvent accompagné dans les champs et je n'oublierai jamais ces moments.

Certains souvenirs sont restés présents dans la mémoire des FOA et dans celle de la famille JEAN. Ainsi, c'est M JEAN qui a conduit ma mère à la clinique de Carpentras pour donner naissance à mon frère. Il l'a fait au volant de sa voiture tirée par des chevaux. Ma mère garde un souvenir précis de ce voyage qui la menait à la Clinique Gynécologique du Dr GRIMAUD.

Un autre de ses souvenirs, et non des moindres, est celui de la superbe LAYETTE BLEUE que M et Me JEAN lui ont apporté le lendemain.

Mes parents ont appris, plus tard, que le Dr GRIMAUD, avait été accusé d'avoir dénoncé aux Allemands une autre famille Juive qui avait eu un enfant dans sa clinique. Je n'ai jamais appris si ces accusations ont été ou non confirmées.

J'ajoute que nous avons (peut être) là encore, eu beaucoup de chance d'autant que ce Gynécologue ne pouvait ignorer nos origines puisque c'est lui qui avait pratiqué la circoncision du bébé, sur la demande de mes parents (inconscience ??)

CHRONIQUES COMTADINES

Quelques mois, deux ou trois, plus tard, M. JEAN vint, un soir, nous chercher et nous mena à MALAUCENE. J'ignore s'il avait averti mes parents. De la même façon, je ne connais pas qu'elle était la cause de son inquiétude. Je note simplement la générosité de cet homme qui nous sauva ainsi la vie. J'ai cru comprendre que des Allemands étaient venus chez lui, mais je n'ai pas bien compris à quel moment cette visite a eu lieu. La plus jeune de ses deux filles a seulement raconté que les Allemands n'étaient pas si loin du coffre dans lequel son père avait caché les bijoux de notre famille.

Je ne sais pas exactement combien de temps nous sommes restés, peut être trois semaines, à MALAUCENE. Nous avons été cachés dans l'arrière-boutique d'un magasin, endroit glacial qui avait l'avantage d'exister et d'être bien dissimulé aux regards. Le bébé qu'était mon frère a bien résisté.

Ayant alors en 1943 huit ans, je remarque n'avoir pas gardé de souvenir d'évaluation de la durée de ces étapes de notre fuite

Je n'ai aucun souvenir de m'être promené dans cette petite ville.

Pour ma part ce séjour reste l'un de mes deux plus mauvais souvenirs de la guerre.

Un confrère et ami de mes parents, M. Gaston NEUMAN semble alors leur avoir suggéré de venir se réfugier dans le village dont sa femme était originaire et où ils avaient une maison. Il s'agit de Château Neuf VAL SAINT DONAT, dans les Basses Alpes. Nous avons accepté cette proposition et nous sommes partis les rejoindre. Ce tout petit village était situé près de l'usine Chimique de SAINT AUBAN. La Direction de cette usine embauchait des ouvriers mêmes Juifs. Pendant quelques semaines (je crois) mon père chaque matin est allé en vélo y travailler. Un soir, nous avons été avertis que les Allemands avaient le projet d'installer des barrages sur la route juste avant l'entrée de l'usine. Compte tenu de ce renseignement mon père n'est retourné travailler à St AUBAN.

Plus tard, à la Libération, ayant appris que la Direction de l'usine était accusée de Collaboration, je voulais aller témoigner du

contraire.

A ma connaissance l'affaire n'est pas allée plus loin, des témoignages opposés ont dû être apportés.

J'avais été admis à l'Ecole du Village de CHATEAU NEUF et tout me semblait aller bien. Il faisait chaud ans la cuisine, j'ai y appris à transformer le lait en crème et en beurre et vu avec joie passer les troupeaux lors des transhumances avec les bergers et leurs chiens. Malheureusement, un jour, sans raison apparente un jeune élève de ma classe m'a agressé et traité de « sale Juif » J'ai suivi le conseil que j'avais reçu qui était de ne pas répondre.

En dépit du commentaire rassurant de l'Institutrice, mes parents à juste titre inquiets ont décidé de partir le lendemain de CHATEAU NEUF, Cette dernière nuit fut pour moi la plus difficile de la guerre. Par prudence mes parents me l'ont en effet fait passer seul dans le jardin d'un voisin, Je me souviens seulement que j'étais bien couvert, avec de l'argent et des adresses d'amis dans les poches, la tête pleine de conseils. La nuit a été longue. Je l'ai passée à me répéter ce qui m'avait été dit de faire dans le cas où je ne retrouverais pas mes parents le lendemain matin.

Nous sommes alors allés rejoindre des membres de la famille de ma mère qui avaient trouvé refuge près de Manosque à CERESTE (Basses Alpes) .Une cousine déjà installée dans ce village avait loué pour nous une petite maison avec un bout de jardin. Je me souviens bien qu'elle appartenait à deux sœurs Mlles FENOUIL

Mon grand père faisait pousser quelques plans de Tabac dans le petit jardin. J'ai aussi le souvenir du boulanger du village qui acceptait de faire cuire dans son four les plateaux de choux à la crème, ou les plats mijotés qu'on lui amenait.

Une fois encore avertis par le Maire que les Allemands risquaient de réunir sur la place publique toute la population nous sommes allés nous cacher dans une ferme isolée dans la campagne. J'ai retenu de cette période ce qu'était la vie des paysans. Compte tenu de la pénurie d'essence ils étaient organisés pour se passer

CHRONIQUES COMTADINES

les tracteurs ou les rares moissonneuses-batteuses lieuses en état de marche.

Les chevaux tournaient attachés à un piquet central pour séparer les grains. Les fermiers ont eux aussi ont été généreux et je pense que mes parents ont eu avec eux de bonnes relations. Une cicatrice au genou témoigne d'une de mes chutes en vélo dans le chemin de la ferme.

Nous sommes restés à Céreste jusqu'à la libération

C'est de là que j'ai vu au-dessus de ma tête, se diviser en deux vagues les avions qui allaient bombarder Marseille. Ils lançaient des nuées de papiers d'aluminium pour cacher cette manoeuvre aux radars.

Quelques temps après des troupes américaines traversaient le village, distribuant des portions alimentaires d'urgence à la grande joie des enfants qui les applaudissaient ; elles comprenaient entre autres une cigarette, des bonbons, du chocolat, du café en poudre, du sucre un Chewing-gum et quelques feuilles de papiers toilettes.

Aux MEES des cousins proches dénoncés par la femme du Buraliste, ont été pris et déportés et ne sont pas revenus de Concentration.

*

Pour conclure ces quelques souvenirs qui sont ceux d'un enfant de 8 ans, qui n'a pas gardé un souvenir précis de la notion de la durée de chacune de nos étapes, je tiens à dire qu'en cette fin du mois de novembre 2006 :

- mon Père a disparu à 90 ans en début 1990

- ma mère n'est pas mal à plus de 93 ans

- ma femme a disparue à la suite d'une longue maladie il y a an 1/2

Au cours de nos 38 ans de mariage, je peux dire de bonheur, nous avons eu 3 enfants, 3 garçons

Gilles (37 ans) maintenant père de 3 enfants (2 filles et 1 garçon)

Emmanuel (35 ans) qui est père de 2

enfants (2 garçons)

Lionel (28 ans) le plus jeune de nos fils est encore célibataire

Tous trois sont informaticiens et j'ai donc 5 petits enfants

Mon frère est Médecin Cancérologue de 62 ans. Il a deux enfants, une fille mariée qui a eu une fille (LEA) et un garçon Médecin Cancérologue avec deux enfants.

Nous avons commencé la guerre en étant 3, puis 4 avec mon frère.

Notre famille comprenait en 2005 18 personnes.

Mes parents ont gardé le contact avec la famille JEAN. Ils ont revu M et Me JEAN en allant à MAZAN ainsi que leur fille Jacqueline qui est venue nous voir à Marseille, mariée à un de mes confrères Médecin Biologiste, M le Dr DAME, Cannois décédé il y a quelques années qui repose à MAZAN à côté de ses beaux parents. .

Je n'avais plus revu la plus jeune des filles, Janine dite « Nanou » devenue Mme DOUHET. Il a fallu un concours de circonstances pour qu'elle retrouve mon N° de téléphone, jugez-en :

« Evoquant ensemble leurs souvenirs de la guerre avec une de ses voisines Janine DOUHET en est venu à parler de Marseille et des FOA.

Par hasard son amie est la tante d'une de mes camarades de Faculté. La suite de la boucle est facile à comprendre et j'ai été ainsi remis en relation avec Me Janine DOUHET, Elle avait 16 ans en 1943, et dirige maintenant à la suite de son père une partie de l'exploitation.

Elle a en effet laissé la direction de la partie vinicole à son fils REMY qui gère à MAZAN une Cave située en face de la maison familiale.

Ma mère qualifie toujours à juste titre la famille JEAN comme des amis aussi providentiels que MERVEILLEUX.

Une telle qualification vaut bien celle de JUSTES.

§